

PREMIER ROMAN

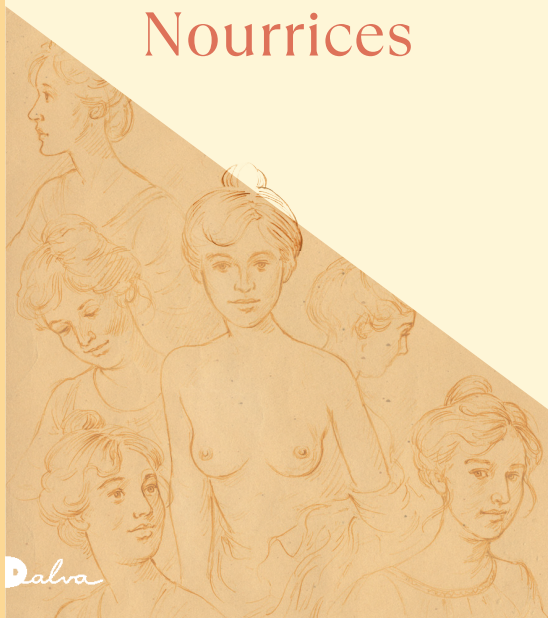
21 août 2025

272 pages - 21 euros

ISBN 9782487600461

Séverine Cressan

Nourrices



Dans ce village, c'est du corps des femmes qu'on tire l'argent qui fait vivre les familles. Car ici, on vend une denrée précieuse : le lait maternel. Sylvaine, son garçon à peine sevré, accueille chez elle une «petite de la ville». Mais une nuit, en pleine forêt, elle découvre un bébé abandonné et, à ses côtés, un carnet qui raconte son histoire. Elle recueille ce nourrisson avec lequel

elle tisse immédiatement un lien fusionnel. Quand la petite dont elle a la garde meurt, Sylvaine décide d'échanger les bébés. L'enfant mystérieuse se substitue à Gladie, l'enfant de la ville qui lui a été confiée...

Avec ce premier roman sensuel et bouleversant, Séverine Cressan révèle les rouages troublants d'une industrie méconnue. Dans ces pages inoubliables, elle nous entraîne dans un univers où la nature et l'enchantement ne sont jamais loin et réinvente l'histoire de ces mères invisibles.

Séverine Cressan.

née en 1976 dans la région lyonnaise, est passionnée depuis toujours par la littérature et la découverte de nouveaux horizons. Son amour des mots l'a conduite vers des études de lettres modernes et d'allemand puis au professorat. Elle a enseigné en France, en Allemagne et en Belgique. Elle vit aujourd'hui sur la côte Atlantique, au sud de la Bretagne.



questions
à l'autrice:

**Nourrices est votre premier roman.
Qu'est-ce qui vous a poussée vers l'écriture ?**

J'ai toujours rêvé de devenir autrice mais j'ai mis très longtemps à oser me lancer. L'écriture est un véritable plaisir pour moi. Enfant, j'adorais les fameuses « rédactions » et adolescente, j'écrivais un journal mais aussi des textes courts, des poèmes. J'ai été stoppée dans mon élan, car vers vingt ans j'ai découvert les *Lettres à un jeune poète* de Rilke. L'auteur y demande au poète en herbe s'il pourrait vivre sans écrire. Je me suis posé la question et, oui, je pouvais vivre sans écrire. J'en ai conclu que je n'avais pas la vocation, que c'était un privilège rare, réservé à un petit nombre d'élus. J'ai compris plus tard que, certes, je pouvais vivre sans écrire, mais certainement pas heureuse.

J'ai repris l'écriture de nouvelles vers la trentaine. J'ai mis beaucoup de temps à oser faire lire mes textes, même à mes proches. Je trouvais qu'ils n'étaient pas assez bons, pas à la hauteur de ce que j'aurais voulu écrire. J'étais écrasée par le poids des auteurs que j'admirais et je ne me sentais pas légitime. En rencontrant des femmes qui avaient publié, je me suis dit : pourquoi ne pas essayer ?

J'ai toujours des mots dans ma tête et j'aime les écrire, les calligraphier, comme Zaïg dans mon roman. Pour moi, les mots sont des trésors – physiques, phoniques, sémantiques – que j'aime choisir, assembler. J'ai un rapport très charnel aux mots. J'aime les prononcer, les avoir en bouche.

D'où vient le projet de Nourrices ?

J'ai lu beaucoup de romans du XIX^e. On y trouve très souvent une mention d'une nourrice qui élève des enfants à la campagne. Ce n'est même pas un personnage secondaire, juste un individu désigné par sa fonction. Ça m'a toujours interpellée. Pourquoi envoyait-on les enfants chez une nourrice ? Qui étaient ces femmes ?

Par ailleurs, j'avais envie d'écrire sur la maternité, plus particulièrement sur la relation mère-fille. J'avais en tête une histoire de lignée exclusivement féminine. Les questions autour de la maternité m'ont toujours habitée. Peut-on rester soi quand on devient mère ? L'instinct maternel existe-t-il Ou n'est-ce qu'une construction sociale et culturelle ? La maternité, enfanter d'une part et élever d'autre part, ne me semble pas aussi naturelle qu'on veut bien nous le faire croire. C'est un bouleversement profond qui modifie tout notre être. *Nourrices* est né à la croisée de ces deux questionnements.

En m'intéressant de près à l'industrie nourricière, j'ai découvert un aspect que je n'avais pas en tête au départ : la rémunération et donc l'objectification, la marchandisation du corps féminin. Ne jamais en avoir entendu parler en ces termes m'a beaucoup surpris. Pendant des siècles, des femmes ont été payées pour allaiter les bébés d'autres femmes et cela semble tellement aller de soi que l'on ne prend même pas la peine de l'évoquer. Pourtant, l'allaitement mercenaire a été un phénomène de grande envergure. Cela pose la question de l'exploitation du corps féminin. En cela, la nourrice a des points communs avec la prostituée. Elles font toutes les

deux parties d'un système de domination, organisé par les hommes. Leurs corps sont au service de quelqu'un. Les personnages de courtisanes ou de prostituées avaient leur place dans les romans du XIX^e, mais pas les nourrices...

J'ai eu envie de faire connaître cette réalité passée sous silence.

Quel travail de recherche avez-vous mené pour ce livre ?

J'ai lu beaucoup d'articles, ainsi que des travaux universitaires, sur l'industrie nourricière, les abandons d'enfants et les infanticides. J'aurais voulu lire des témoignages de nourrices ou de femmes ayant mis leur enfant en nourrice mais je n'ai rien trouvé à ce sujet. Les données que j'ai récoltées étaient factuelles, statistiques. Je me suis tournée vers des articles de psychanalyse qui étudient les répercussions psychologiques de l'abandon, les liens mère/enfant.

Il n'a jamais été question pour moi d'écrire un roman historique et si j'ai fait ces recherches c'est parce que le sujet m'a passionnée.

En quoi le lien à la nature est-il important dans votre roman ?

La nature, c'est le vivant. Un vivant autre, qui n'est pas toujours reconnu comme tel, parce précisément différent. On peut l'ignorer, le négliger, le mépriser, l'exploiter. Il en va de même avec les nourrissons. Ceux-ci ont une valeur moindre car ils ne sont pas reconnus comme des êtres humains à part entière. Deux des enfants de mon roman, Gladie et Avel, que je nomme aussi *enfant de lune* et *enfant de vent*, sont des métaphores, des incarnations

de la puissance vitale de la nature. Ils montrent qu'elle existe, qu'on ne peut faire fi d'elle. Tracer ce parallèle entre des nouveau-nés et les forces naturelles permet d'interroger notre rapport aux enfants et à la nature. Certains personnages ne pensent qu'à en tirer profit, d'autres comprennent au contraire que nous sommes tous liés, que nous avons à apprendre du vivant.

Quelles sont vos influences littéraires ?

Les romans du XIX^e siècle m'ont beaucoup influencée. J'aime particulièrement Balzac, la correspondance qu'il établit entre les lieux et les personnages. Chez Zola, c'est l'aspect roman social qui m'intéresse le plus.

Parmi les auteurs contemporains, j'admire Sylvie Germain. *Jours de colère* a été une révélation pour moi, tant du point de vue de l'écriture que de l'univers qu'elle crée. J'aime aussi beaucoup Carole Martinez et Laurent Gaudé. Ils font entrer tous trois, dans certaines de leurs œuvres, le magique, le rêve ou le mythique dans le réel. Timothée de Fombelle m'inspire également.

Écrivez-vous pour rendre justice ?

Oui, et surtout, il me semble essentiel de savoir ce qui s'est passé, d'où nous venons, quel est notre héritage, pour comprendre la place qui est assignée aux femmes et pouvoir la faire évoluer.

La thématique abordée dans ce roman me semble très actuelle. Les femmes cherchent à s'affranchir du système de domination qu'elles subissent. L'un des vecteurs est l'alliance entre femmes, la sororité. L'autre est la transmission. Si l'on partage son expérience, libère la parole en quelque sorte, cela peut être source de changement.

EXTRAIT :

Lorsque La Chicane était entré dans le lavoir, toutes les femmes avaient interrompu leur travail. Manches retroussées, perles de sueur roulant sur les visages et dans les cous, mains rougies par le froid et les frottements, elles avaient attendu qu'il prenne la parole. Il s'était adressé à Sylvaine sans préambule, en fixant le ventre protubérant de celle-ci.

« Ça va plus tarder apparemment... As-tu déjà pensé à te louer comme nourrice ? Ça rapporte bien, tu sais. »

Cette question n'attendait pas de réponse. Le meneur savait parfaitement que, comme toutes les filles et femmes du village Sylvaine avait envisagé la possibilité de vivre de son lait, voyant le quotidien des nourrices amélioré grâce à l'élevage des petits de la Ville.

« Je vais t'expliquer comment ça se passe. Au début, tu t'occupes de ton petit comme si de rien n'était. Dès que ta production de lait est bien installée, tu peux en prendre un autre en nourrissement. Là, tu dois choisir. Tu peux te louer comme nourrice sur lieu, ça veut dire que tu t'installes dans une famille à la Ville et que tu nourris l'enfant sur place. Le tien, il faut le laisser ici, bien sûr, et le donner à élever à une voisine contre dédommagement. Ça paie bien, mais ton petit, tu le vois

pas souvent et tu deviens pour ainsi dire la mère d'un autre. Je te conseille plutôt de devenir nourrice à emporter. Ça veut dire que le nourrissage, tu le fais ici, chez toi, t'as pas besoin de quitter ton homme ni ton petit. L'argent, c'est moi qui te le ramène à chacune de mes tournées. »

Pendant qu'il parlait, Allouïn scrutait avec attention la jeune femme, se croyant capable de repérer une bonne laitière à la couleur de son teint et de sa chevelure, à sa constitution physique et notamment au volume et à la forme de sa poitrine. Sylvaine s'était sentie évaluée comme si elle était une bête destinée à l'abattoir dans laquelle l'œil exercé du boucher reconnaît et découpe par la pensée les meilleurs morceaux. Elle n'avait pas écouté les paroles du meneur, sachant qu'il ne s'agissait dans cette approche invariable de La Chicane que de l'étape initiale de la procédure bien rodée du recrutement, semblable au premier cercle décrit par un félin autour de sa proie, lui permettant d'estimer le gain ou le plaisir qu'il pourra en tirer.

Apparemment convaincu par son analyse visuelle, celui-ci avait clos l'entretien par cette injonction : « Pense à tout ça et viens me voir quand ton petit sera sevré. »